



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **4 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Jean Echenoz: Larguons les amarres!	
Le Temps - 18 septembre 1999.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

LE TEMPS

Le Temps, no. 490

Samedi culturel, samedi, 18 septembre 1999

Jean Echenoz: Larguons les amarres!

ROMAN. Avec un nouveau faux polar, l'auteur de «Cherokee» revient pour mieux s'en aller. Jusqu'à sur la banquise... Par Isabelle Martin

On prend les mêmes, et on recommence: le lecteur retrouve dans Je m'en vais le trio de personnages déjà croisé dans Un An (1997); mais il ne s'en aperçoit pas tout de suite parce que Victoire s'efface ici devant Félix, et que les deux hommes sont presque toujours désignés par leur patronyme, alors qu'on ne les connaissait auparavant que par leur prénom. La fausse mort si étrange de Félix Ferrer (une manière de coma momentané) s'en trouve expliquée a posteriori, et aussitôt contrebalancée par la disparition de Louis-Philippe Delahaye. Laquelle constitue le noeud de l'escroquerie qui nous est contée dans cette nouvelle parodie de polar et de roman d'aventures, avec en prime une virée dans le Grand Nord, en compagnie des chiens hargneux de deux Dupont et Dupond locaux...

On revient, mais c'est pour mieux partir: tous les héros d'Echenoz ne cessent d'aller et venir, d'arpenter des banlieues improbables, de parcourir la France et le monde. En toute logique, et pour obéir au titre du roman (repris de ses premières et dernières phrases), Ferrer passe l'essentiel des chapitres initiaux à s'en aller: il quitte sa femme Suzanne et son pavillon d'Issy d'un jour à l'autre, comme il a laissé tomber la sculpture au profit de la vente d'oeuvres d'art; il prend le métro ou un taxi; il «se casse, ramasse ses petites affaires et hop», comme le lui

intime une certaine Laurence; enfin il s'envole de Paris pour Montréal où il appareille sur le brise-glace Des Groseilliers pour aller récupérer, quelque part sur la banquise, de précieux objets d'art paléobaleinier.

Jonglant avec la temporalité, le romancier calque la structure de son récit sur la bougeotte de son personnage et il fait alterner les chapitres «parisiens» et les chapitres «polaires» jusqu'au retour de Ferrer à Paris, vers la moitié du livre. Et, dans les transitions entre ces chapitres, il se livre à quelques exercices de voltige, associant par exemple sa drague de l'infirmière Jocelyn sur le brise-glace (car Ferrer ne saurait se passer de femme) à la marche des affaires de sa galerie, ou faisant succéder deux insomnies comme en un fondu enchaîné de téléfilm.

Si l'on insiste ainsi sur la manière, c'est qu'elle est prégnante dans l'histoire que raconte Echenoz, où il faut bien dire qu'il ne se passe d'abord pas grand-chose. Largué dans l'immense vide blanc arctique, Ferrer constate que les paroles se solidifient sitôt émises: «Comme elles restaient un instant gelées au milieu de l'air, il suffisait de tendre ensuite une main pour qu'y retombent, en vrac, des mots qui venaient doucement fondre entre vos doigts avant de s'éteindre en chuchotant.» Un exemple typique du raffinement de la bande-son qui

accompagne ce récit où prédominent les temps morts de longs dimanches d'ennui.

Accélérons, maintenant, comme dirait le narrateur d'Echenoz dans un de ses apartés digressifs, puisque tout est en place dans la machination ourdie entre-temps par un certain Baumgartner - alias Delahaye... Alors qu'il s'imagine déjà en train de réaliser l'affaire du siècle, Ferrer se voit dépouillé de sa collection d'objets polaires, il fait un accident cardiaque (décrit avec un réalisme saisissant), frôle la faillite, récupère son bien in extremis, rencontre une femme mais la perd au moment de l'épouser. Un an a passé, il est bientôt temps pour lui de s'en aller, comme si de rien n'était.

Osons un léger bémol final: tout virtuose qu'il soit dans sa forme, ce roman touche moins qu'Un An, peut-être parce que la satire du milieu artistique à laquelle se livre Echenoz (pour aller vite: frime et fric) semble moins en phase avec les problèmes de la société d'aujourd'hui que ne l'était la cavale de Virginie, qui partageait avec d'autres démunis l'art de la débrouille opportuniste mais fraternelle.

Jean Echenoz, Je m'en vais, Minuit, 254 p., Signalons que Minuit réédite parallèlement en poche «L'Equipée malaise», troisième roman d'Echenoz (1987).

© 1999 Le Temps SA ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19990918-TE-29889 - Date d'émission : 2010-01-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)